

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/1 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.1.62255

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Ottonische Neuanfänge. Symposion zur Ausstellung »Otto der Große, Magdeburg und Europa«, éd. par Bernd SCHNEIDMÜLLER et Stefan WEINFURTER, Mayence (Philipp von Zabern) 2001, VIII-398 p.

En prévision de l'exposition qui devait se tenir à partir du mois d'août 2001 à Magdebourg autour d'Otton I^{er} sous le titre suivant: »Otton le Grand, Magdebourg et l'Europe«, une réunion d'historiens s'est tenue du 12 au 15 mai 1999 pour mener une réflexion sur la signification historique de l'époque ottonienne. La volonté de présenter sur l'étal des libraires le contenu des communications au moment de l'exposition a eu pour conséquence de limiter le temps laissé aux auteurs pour mettre au point leurs communications. Les deux éditeurs, B. SCHNEIDMÜLLER (Bamberg) et St. WEINFURTER (Heidelberg), tous deux spécialistes éclairés des X^e et XI^e siècles, ont mené rondement cette affaire et ont atteint leur but. Le premier regret que l'on peut manifester est qu'ils n'aient pas songé à donner les sujets qui furent évoqués mais non publiés. Si on considère séparément l'introduction de l'un et la conclusion de l'autre, il reste encore quinze contributions à lire. Le titre du volume qui nous éloigne de celui de l'exposition dévoile en quelque sorte la conclusion atteinte: cette période est celle de nouveaux commencements. Voulait-on le démontrer? St. Weinfurter s'inspire de Widukind (de préférence à Thietmar) pour montrer que cette période a dès le début frappé par son importance. Il est vrai que le X^e siècle allemand est dominé par la figure de l'empereur Otton I^{er}, dit aussi Otton le Grand et parfois Otton le Roux. Rudolf SCHIEFFER avait tâche facile de replacer le prince dans l'histoire de son temps et dans la grande histoire. Otton a mené une grande politique comme souverain enraciné en Saxe, comme fondateur et mécène; il n'a pas été le roi des Saxons, mais plutôt celui des Francs, ou mieux encore un roi, sans plus. La victoire du Lechfeld en 955 et le couronnement impérial de 962 l'ont placé au premier rang des souverains européens; tout cela lui a assuré une place éminente dans l'histoire de l'Allemagne dont il est le premier véritable maître. Magdebourg lui devait beaucoup et se devait donc de l'honorer plus particulièrement.

Joachim EHLERS, longtemps professeur à Brunswick et fin connaisseur de la Saxe, examine ce pays à la lumière des annales ou chroniques de Widukind de Corvey et de Thietmar de Mersebourg, à la faveur du vocabulaire employé par l'un et l'autre auteur pour désigner les lieux de résidence; c'est ainsi qu'on rencontre un certain nombre de villes, de palais, de cités, de châteaux qui nous font connaître l'espace saxon d'Otton I^{er}. Une carte des lieux mentionnés par Widukind (p. 40), une autre des lieux d'établissement des diplômes d'Otton I^{er} (p. 47) sont très parlantes et rendent de grands services. Dommage qu'on n'ait pas choisi de les présenter toutes deux en portrait et côte à côte, avec la troisième qui est celle des bénéficiaires des diplômes des deux premiers Liudolfinger (p. 55). Le poids de la Saxe dans la vie et le gouvernement d'Otton I^{er} est impressionnant. Cord MECKSEPER et Bebette LUDOWICI introduisent des résultats de fouilles, d'une part pour le bâtiment de la place de la cathédrale de Magdebourg étudié de 1959 à 1968, d'autre part pour le palais royal fouillé au même endroit. Bernd KLUGE nous parle des monnaies contemporaines du règne d'Otton I^{er}, ce qu'on fait rarement en raison, semble-t-il, de la qualité du travail ancien de Dannenberg. L'auteur passe en revue les ateliers attestés par des pièces, dont la plus grande partie ont été retrouvées en Suède. Le plus frappant est l'importance des ateliers lotharingiens, 19 sur 32 (dont 14 dans la seule partie nord), beaucoup moins ailleurs, quatre en Saxe et en Franconie, cinq en Souabe. La Bavière est traitée séparément. Ces indications suscitent la réflexion, sur la dispersion, sur la chronologie des uns et des autres, sur les types monétaires rencontrés. On sera attentif aux trois belles planches de deniers. Il est question de monnayage lointain; il aurait pu être question aussi de tous les ateliers réels ou supposés que mentionnent les diplômes ottoniens et dont beaucoup ne semblent avoir jamais frappé de monnaie.

L'époque d'Otton I^{er} est celle de l'élargissement de l'horizon oriental, comme l'expose Christian LÜBKE. Jusque là les contacts étaient réduits. A partir de Henri I^{er} et surtout ensuite des relations étroites s'établissent avec les Slaves, de la mer Baltique à la Hongrie.

Aux problèmes sociaux qui sont exposés et qui juxtaposent les groupes allemands et les Slaves, on peut préférer l'étude de la place prise par Prague et Brandebourg. Il s'agissait bien de Slaves, pas question par conséquent d'aborder la question hongroise; mais il est vrai que le siècle a été dominé d'abord par des raids qui excluaient toute relation pacifique, puis par un repli de la Hongrie jusqu'à l'époque d'Otton III. Il revenait à Timothy REUTER de conduire une réflexion sur les hommes et les pouvoirs en esquissant des comparaisons avec les pays voisins: Italie, France, Angleterre. Il est ainsi question du roi, des nobles et des »autres«, des mutations de la seigneurie, des paysans, du décalage dans le temps de l'implantation de nouvelles structures, les pays à l'ouest extrême de l'Europe étant sur ce point en avance sur l'Allemagne. On ne peut entendre tout uniment la même chose dans tous les pays européens sous les mots de liberté, franchise, village et villa, exploitation domaniale, serfs et familia. A l'évidence les catégories de libres, les conflits internes (ou guerres privées) donnent à l'Allemagne une allure spécifique. Gerd ALTHOFF porte son intérêt sur l'écriture de l'histoire dans une »société orale«. Il s'agit bien d'étudier les récits historiques dont la matière est naturellement puisée dans les traditions et les témoignages oraux. Bien sûr il faut tenir compte du fait ce que ces textes ont des auteurs, que ceux-ci sont plus ou moins liés à la dynastie royale, qu'ils peuvent faire un usage plus ou moins large des lieux communs, qu'ils ont eux-mêmes des sentiments, soutiennent davantage les uns, évitent de dire tout ce qui pourrait froisser les autres, omettent certains faits, volontairement ou non, en gonflent d'autres, font place aux anecdotes, aux visions, à toutes sortes de petites histoires dont l'historien tire ou non profit. L'utilisateur doit donc se montrer très attentif à la façon dont a été écrite l'histoire, songer à la discrétion de l'un, aux sentiments hostiles de l'autre. C'est dans cet esprit qu'il convient de relire Hrotsvit de Gandersheim et Widukind de Corvey. Il revenait à Joachim OTTO de présenter les deux »couronnements« des deux premiers ottoniens, celui manqué de Henri I^{er} et celui solennel de son fils, avec toute la symbolique attachée à l'objet couronne. Ce souci de représentation est repris par Hagen KELLER à propos des sceaux ottoniens, après une longue étude déjà publiée en 1997 (Fs. Schwarzmaier, p. 1-49). A cette occasion on soulignera la qualité des reproductions de sceaux des pages 200-203. Cet auteur reprend ses conclusions d'une modification essentielle intervenant dans la représentation dans les années 960. Comme ce volume doit ouvrir l'exposition, les synthèses sont aussi variées que possible. Ernst-Dieter HEHL a été invité à faire le point sur l'Empire et Rome; il accorde une importance considérable à la place prise par Rome dès 962 dans les vues politiques d'Otton I^{er}. C'est ici un exemple où l'on peut disserter, chacun à sa guise, sur ce qu'Otton a pu penser ou n'a pas pensé. Il est certain que le roi de Germanie avait d'autres ambitions que Charlemagne; ce dernier avait gardé le titre impérial pour lui seul, Otton n'avait de cesse de le transmettre à son fils et de le relier à Byzance. Il n'empêche qu'on puisse penser aussi que les pas décisifs furent plutôt le fait d'Otton III, plus attentifs aux gestes et aux symboles qu'à la descendance. La place de Byzance se devait d'être soulignée, ce fut la tâche de Johannes KODER; la place du grec que souligne ce dernier devait grandir bientôt avec l'arrivée de Théophano. Knut GÖRICH se penche, pour ce qui le concerne, sur les »interventions« de trois reines dans les diplômes royaux et impériaux, celles de Mathilde, Edith et Adélaïde, faisant l'impasse sur Théophano; c'est la grande Adélaïde qui fait l'objet de l'analyse la plus complète et la plus détaillée. Otton II faisait-il partie de la fête? Hubertus SEIBERT a reçu la charge de poser la question et de se demander si le second empereur ottonien fut un souverain malheureux. Sa malchance aux yeux des contemporains tient au poids qu'eut dans sa vie son père, et fut aggravée par sa mort prématurée qui ne lui permit pas de donner sa mesure, sans oublier son épouse qui semble avoir marqué bien des esprits plus que lui; aux yeux des historiens il ajoute la tare d'avoir été suivi par Otton III.

L'art, selon une habitude indéracinable, est rejeté à la fin et a trouvé son héraut en la personne d'un spécialiste incontesté, Hermann FILLITZ, qui intitule son intervention: les racines

européennes de l'art ottonien en Saxe. Les illustrations privilégient la peinture des manuscrits et les ivoires; à juste titre. Cette période a été remarquablement créatrice et les expositions qui tournaient autour de cette période (Bernward de Hildesheim, Théophano) l'ont remarquablement démontré; toutes les œuvres se placent dans la continuité de l'époque carolingienne. Pour clore ce volume, où on remarquera avec plaisir que chaque intervenant a eu à cœur de donner en conclusion partielle un résumé de ses réflexions, Bernd SCHNEIDMÜLLER souligne les succès des Ottoniens dans l'histoire et dans la recherche; avec raison. Ce moment de l'histoire allemande et impériale est assez fascinant; il s'intègre entièrement dans la première moitié du Moyen Âge et n'a pas été touché par les »mutations« traditionnelles attachées à l'an Mil. Le tournant, si tournant il y eut (eine Wende? selon le titre d'un autre livre des mêmes éditeurs), se place après, bien après même, plutôt sous Henri III, proche de la rupture. Cet ouvrage offre plus des reprises que de nouveaux éclairages; son but n'était pas de révolutionner mais de faire le point au moment de l'exposition, dont les visiteurs seront invités à le lire et à le méditer. Pour les aider à retrouver l'éclatante dynastie des Liudolfinger-Ottoniens, un tableau généalogique bien construit figure *in fine*, p. 373. Il appelle de ma part deux remarques, sans conséquence; il aurait fallu porter encore la descendance de Mathilde et Ezzon, pour faire apparaître le destin réservé aux filles de la maison (6 sœurs abbesses!!); on voit enfin que la Lotharingie est mentionnée à sa place, Lotharingien et non Lothringen (on pardonnera le raté de Conrad le Roux).

Michel PARISSE, Paris

Wilfried HARTMANN (Hg.), *Bischof Burchard von Worms (1000–1025)*, Mayence (Gesellschaft für mittelrheinische Kirchengeschichte) 2000, XII–389 p. (Quellen und Abhandlungen zur mittelrheinischen Kirchengeschichte, 100).

Burchard qui fut évêque de Worms pendant vingt-cinq ans (1000–1025) et à qui on doit deux écrits juridiques fort importants (le *Decretum* et la *Lex familie Wormatiensis*) est indiscutablement une grande figure de l'Église impériale. Dès le XII^e siècle on voyait en lui le *fabricator ecclesie Wormatiensis* et l'un des auteurs de ce recueil propose même de le considérer comme le *fabricator civitatis*. Rien d'étonnant dès lors qu'en l'an 2000, soit exactement mille ans après son entrée en fonction on lui ait consacré dans sa cité un congrès scientifique, dont les actes viennent de paraître dans le courant de la même année: bel exemple d'efficacité bien digne du héros.

Treize articles défilent ainsi devant nous. Pour commencer Timoty REUTER (p. 1–28) nous parle d'une »Europe des évêques«. Ceux-ci vers l'an mille sont des potentats largement indépendants; leurs obligations envers le pape, l'archevêque, le roi sont réelles, mais légères. C'est le temps du charisme et non de la routine et de l'administration bureaucratique. L'évêché est une *patria* et l'évêque »le père de la patrie«, une fonction qu'il exerce à partir d'une *capitale*, forte de la *sedes* et de la *cathedra*, un ensemble de symboles qui faisaient défaut aux souverains. Notons encore cet effort des évêques pour transformer leur cité en terre sainte, grâce à la construction d'une croix d'églises ou encore d'une couronne d'églises, souvent encore visibles de nos jours (p. 17).

Avec Rudolf SCHIEFFER nous entrons en contact avec la personne même de Burchard de Worms (p. 29–49). L'A. examine ainsi les rapports que celui-ci entretenait avec les trois souverains contemporains de son épiscopat, soit Otton III (983–1002), Henri II (1002–1024), Conrad II pour un an seulement (1024–1039). Burchard se révèle ainsi comme un évêque impérial typique, dont pourtant les relations avec l'empereur se sont distendues à la longue, peut-être par une conscience plus vive de ses devoirs locaux. Et l'A. suggère une comparaison passionnante à faire entre les principes du *Decret* et la conduite réelle de l'évêque. Relevons encore cette belle formule par laquelle Burchard est désigné dans un diplôme l'Henri